

Chronique d'une catastrophe (Malpasset)

Ce soir là, à la caserne du 19^e régiment d'artillerie à Draguignan, il est plus de 21 h 30. Comme tous mes camarades de chambrée, je m'appête à me mettre au lit après une dure journée d'exercices militaires divers. Voilà quatre mois que j'ai été incorporé pour accomplir mon service militaire (28 mois !). Sursitaire, j'avais 25 ans, marié et père d'un petit Alain âgé de deux ans et demi. Dans un coin, un transistor diffuse les dernières chansons à la mode. Soudain, un « flash » interrompt ce moment musical pour annoncer : « *Le barrage de Malpasset, au Nord de Fréjus, vient de céder. Nous vous donnerons plus de détails dans notre édition de 22 heures* ».

Troublé par cette annonce, mais pas vraiment surpris car au courant des craintes soulevées, ici ou là, par les Fréjusiens depuis quelques jours de fortes pluies, j'attends avec impatience les infos de 22 h 00. Pendant ce temps, mon imagination développe toutes sortes de films. Aucun d'eux n'aura reflété ce que la réalité me fera découvrir le lendemain, même en apprenant à 22 h 00 que l'autorail Marseille-Nice avait été emporté sur plusieurs centaines de mètres. J'essaie alors de m'imaginer l'étendue des dégâts. Pour moi, la rupture du barrage ne pouvait qu'engendrer une sorte d'inondation passagère, l'eau, ou plutôt la nappe d'eau regagnant très progressivement la mer. Près de moi, mon copain Roger Darve, Raphaëlois, avec qui nous avons plusieurs fois, le mercredi à cette même heure croisé l'autorail vers « l'intendance » en rentrant à la caserne après être allés rendre visite à nos parents respectifs, tente d'apaiser mes craintes. En vain. C'est *l'extinction des feux* sonnée par une trompette lointaine.

Quelques minutes après, le rassemblement est sifflé dans la cour par l'officier de permanence. Nous devons enfiler la tenue de campagne, signe que nous devons être prêts à effectuer une intervention. Bien évidemment, je comprends que le barrage en est la cause et mes craintes s'accroissent. La longue attente commence. Les officiers et sous-officiers logés en ville arrivent les uns après les autres. L'état major du régiment est au complet. Rien ne filtre de ce que nous allons faire, comme toujours, mais on apprend que nous pourrions rejoindre Fréjus dans peu de temps. Je suis impatient d'en savoir davantage, mais manifestement les informations reçues, compte tenu des liaisons téléphoniques coupées, sont quasi inexistantes. Au bout d'un certain temps, une heure peut-être, ordre nous est donné de rejoindre nos chambres tout en gardant notre tenue pour le cas où ! Une section doit rester dans la cour. Je comprends, entendant déjà les moteurs des camions tourner, qu'elle va partir pour Fréjus. J'ose alors, en transgressant la hiérarchie, me diriger vers le colonel pour lui dire que je suis originaire de Fréjus et volontaire pour partir avec les hommes désignés. Après quelques instants d'entretien avec ses cadres, celui-ci accède à ma demande.

Installés sur la plate-forme tout juste bâchée de ces GMC, nous partons vers Fréjus. Notre mission est de rejoindre le camp de Caïs (camp Robert) pour nous mettre à la disposition du GITDM (troupes de marine). Il fait très froid. Les copains grelottent et se recroquevillent sur les banquettes, moi aussi, mais je le supporte mieux car le film de ce qui a pu se passer continue à se dérouler dans ma tête et m'absorbe. Arrivés aux « Quatre Chemins de Roquebrune », des gendarmes stoppent notre petit convoi et nous signifient qu'il n'est pas possible d'aller au-delà de Puget-sur-Argens. Le chef de notre détachement suggère de retourner sur Draguignan.

Je réussis à l'en dissuader en lui affirmant que je connaissais un autre itinéraire : retour vers Le Muy, direction Bagnols-en-Forêt par la route de l'intérieur et descente vers le camp de Caïs. Encore une ou deux heures de route, et nous arrivons devant le camp vers 2 ou 3 heures du matin. L'obscurité était totale sous une voûte céleste constellée. Seul le poste de police (l'entrée du camp) était faiblement éclairé par une lampe de secours. Descendus des camions, frigorifiés par le froid glacial qui régnait, nous parvinrent alors du fond de la vallée toute proche des cris d'appels au secours, déchirant le silence impressionnant de cette nuit noire et lugubre. Je compris vite que l'ampleur de cette catastrophe dépassait, hélas, largement ce que j'avais pu imaginer. Il nous fut demandé d'attendre le lever du jour pour connaître la mission qui nos serait dévolue. Que ce fut long et pénible ! Le froid de plus en plus glacial avec l'approche du lever du soleil, ces cris de détresse au loin, insupportables... J'avais hâte de voir ce qu'en fait je craignais de voir mais surtout hâte de faire quelque chose, aider ! Personne n'osait parler.

Au petit jour, un officier du GITDM s'avança vers nous. Il demanda à parler « au Fréjusien » qui faisait partie du détachement. M'étant présenté, celui-ci me dit « *un groupe d'ouvriers construisant le pont de l'autoroute sur le Reyran a dû pouvoir, avec femmes et enfants, s'échapper dans les collines environnantes. Il nous faut les retrouver au plus tôt. Sauriez-vous conduire ces recherches ?* » Connaissant parfaitement l'endroit, je m'empressai d'accepter cette mission.

Ce ne pouvait être qu'au-dessus de ces contre flancs de la vallée du Reyran, à hauteur du barrage, dans des bois ou maquis dans lesquels j'avais suivi mon père à la chasse, étant enfant.

Je pris alors la direction de notre convoi pour le diriger, d'abord vers Bagnols-en-Forêt, sur la route départementale jusqu'au sommet de la côte de la Gardiette (celle où se trouve aujourd'hui la déchetterie du SIVOM). Là, nous nous engageâmes sur des pistes forestières, alors peu entretenues, en direction du barrage. Nous dûmes abandonner nos véhicules au bout d'un certain temps et poursuivre à pied en direction d'une de ces modestes et traditionnelles constructions pour chasseurs ou bûcherons qu'en Provence nous appelons « cabanon », très familièrement, cabanon auquel m'avait quelques années plus tôt conduit mon père. J'avais le pressentiment que nous pourrions y rencontrer ces malheureux. Effectivement, parvenus à celui-ci, nous y rencontrâmes une trentaine de personnes, hommes, femmes et enfants, vêtus de leur seul pyjama ou chemise de nuit, frigorifiés, hébétés, le regard hagard, sans doute surpris de nous voir arriver, comme tombés du ciel !

Chacun d'entre nous s'empressa de les reconforter, avec des boissons chaudes, en les recouvrant avec une partie de nos vêtements (capotes, blousons, pull-over ...). C'est alors qu'un jeune garçon, d'une douzaine d'années, s'approcha de moi et me serra avec ses petits bras en disant : « *Monsieur Franco, vous me reconnaissez ?* » En effet, je reconnus un de mes élèves de 6^e que j'avais eu jusqu'au mois de juillet précédent. Quelle émotion ! Quelle surprise ! Sans doute ne mesurait-il pas ce à quoi il avait bien heureusement échappé. Sa maman s'avança. Elle portait dans ses bras une petite fille de deux ou trois ans. Lui proposant de la lui prendre, elle me répondit avec beaucoup d'émotion et d'inquiétude dans la voix qu'elle avait la rougeole avec une très forte fièvre. Cependant, je la lui pris dans mes bras tandis que le groupe s'ébranlait pour rejoindre nos camions stationnés plus avant. Là, une fois tout le monde embarqué, nous les avons transportés jusqu'à l'hôpital Jean-Louis, épargné par la vague dévastatrice. À notre arrivée, nous y étions attendus, un médecin ou infirmier récupéra « ma petite fille ».

Quelle ne fut pas ma tristesse et ma peine lorsqu'il annonça à haute voix que l'enfant venait de décéder ! Alors, quoi ? Tout ça pour ça ? Tout s'écroulait autour de moi, père d'un jeune enfant du même âge ! Pourquoi elle ? Pourquoi ainsi ? En même temps, d'autres personnes secourues arrivaient. On ne nous permit pas de nous attarder auprès de ceux auxquels nous étions déjà attachés.

À nouveau, nous rejoignons le poste de police, devenu PC militaire, pour y recevoir d'autres directives. C'était le début de l'après-midi. Les secours s'étant intensifiés plus bas, près de la ville elle-même, il nous est dit que nous pouvons rejoindre notre cantonnement à Draguignan. Dans nos véhicules, derrière un bulldozer, nous sommes les premiers à emprunter la portion de route qui va de Caïs à l'intendance, c'est-à-dire, à la RN7.

Arrivés au carrefour de cette RN7 avec la route de Bagnols, assis à l'avant du premier véhicule, je suis abasourdi par le spectacle que j'y découvre. À ma gauche, vers Fréjus, plus rien jusqu'aux Arènes ! Un grand trou rempli d'eau à la place du « Relais des Routiers » si fréquenté. En face, le grand vide à la Gaudine où logeaient mes copains André et Gilbert Mero. Là-bas, au loin, les wagons de l'autorail enchevêtrés... Cet autorail que nous aurions pu croiser ici même comme souvent le mercredi soir, avec mon copain Darve. À droite, les bâtiments de l'intendance, éventrés, écrasés, disloqués. Où suis-je ? Que vois-je ? Est-ce possible ? Non, non, non, ce n'est pas possible ! Devant moi, je découvre un paysage dantesque, inimaginable, incroyable, indescriptible. Tout à coup, une violente crise de nerfs et de larmes me secoue. Après avoir marqué, à ma demande, quelques minutes d'arrêt pour être certain de n'avoir pas rêvé et m'être calmé, nous regagnons notre caserne à Draguignan.

Dès notre arrivée, appelé par le colonel pour lui faire un compte-rendu de ce que nous avons vécu et vu, je lui demandai l'obtention d'une permission exceptionnelle pour rejoindre Fréjus immédiatement, car je n'y étais pas entré. Il me l'accorda immédiatement. Aussitôt ; je contacte mon épouse à Lorgues, chez ses parents où elle vivait avec mon fils, Alain. Je lui demande de trouver un véhicule, de récupérer des bouteilles d'eau minérale et autres aliments ou conserves et de venir me prendre à la caserne pour rejoindre Fréjus. Le seul itinéraire possible ne pouvait être que la route de Draguignan à Grasse et, à Montauroux, rejoindre les Adrets-de-l'Estérel pour descendre sur Fréjus. Ce que nous fîmes. Arrivés au carrefour de Montauroux, des gendarmes nous arrêtaient. C'était la nuit et plus personne ne devait passer. Heureusement, mon épouse Yvette eut la présence d'esprit de présenter les cartes de secouristes de la Protection civile dont nous étions titulaires. C'était le sésame ! Arrivés à Fréjus, après avoir déposé notre modeste aide, mon épouse regagnait Lorgues. Resté à Fréjus, dès le lendemain matin, je me mis à la disposition du maire, monsieur André Léotard. Celui-ci me demanda de remplir certaines tâches administratives telles que la facilitation des démarches pour les indemnisations des sinistrés, ou la répartition des aides diverses : bons d'achat, bons pour vêtements, etc. Cela se passait au premier étage de la mairie, dans la salle du conseil municipal (alors de 23 membres). Dans le même temps, il intervint auprès de l'autorité militaire afin que ma mise à disposition soit aussi longue que nécessaire. Elle dura une quinzaine de jours, au cours desquels, j'eus la chance, moi, enfant du pays, de rencontrer, reconforter, aider ; certes modestement et grâce aux généreux donateurs de tous horizons, des centaines de Fréjusiens touchés par ce drame. Je pus alors regagner ma caserne après avoir mis à la disposition de la famille Kolstedt, ayant perdu fille et petits-enfants, près des arènes, dans leur maison emportée, mon appartement des HLM du Théâtre Romain.

Une plaie béante s'était ouverte en moi. Se cicatriserait-elle un jour ? Déjà, dans quelques mois se profilait un départ pour l'Algérie où la guerre régnait. Me séparer de mon épouse, de mon enfant. Là, ce sera un autre drame.

Pourquoi avoir attendu quarante ans pour témoigner ? Je ne sais pas ! Sans doute, ces souvenirs s'inscrivant dans l'une des plus difficiles périodes de la vie de ma petite famille, les ai-je inconsciemment enfouis dans ma mémoire selon la méthode de l'autruche !

Aujourd'hui, je rends hommage à tous ceux qui, enfin, ont osé regarder en face cette catastrophe.

Merci à toi, Marcel, à qui tous les Fréjusiens doivent tant pour ce devoir de mémoire.

Décembre 1999